



# CRITIQUE

Tirage à part

**EOIN O'BRIEN**

**Samuel Beckett et le poids de la compassion**

---

**Revue générale des publications françaises et étrangères**

Publiée avec le concours du Centre National des Lettres

# SAMUEL BECKETT ET LE POIDS DE LA COMPASSION

Rendre hommage à la mémoire de Samuel Beckett est chose douloureuse. Il ne peut en être autrement. Rendre justice à son œuvre n'est pas en mon pouvoir : toute tentative dans ce sens ne peut être que pâle lueur dans sa vive lumière. A d'autres la tâche d'analyser son art dans ses multiples manifestations. Devant son œuvre, je ne puis que m'incliner, ébahi, émerveillé. Je me propose de souligner ici l'influence de l'une des qualités les plus pénétrantes de l'œuvre de Samuel Beckett : la *compassion*, une profonde compassion pour les conditions d'existence de l'être humain. Ce faisant, je montrerai que cette tendresse était présente dès le premier instant où il prit la plume. C'est cette compassion, tempérée comme elle l'est si souvent par l'humour, qui rend tolérable pour le lecteur la souffrance que Beckett partage avec son semblable. En faisant cette remarque, il convient de penser à l'intensité de la souffrance qu'il lui a fallu subir pour être capable de dépeindre avec une telle véracité l'état du monde et, parfois, la capacité d'endurance héroïque de l'homme.

Samuel Beckett a vécu uniquement en Irlande à un moment de sa vie où les influences sont formatrices et durables, une période où la culture, les particularités et les excentricités d'une société déterminée n'ont pas seulement une importance fondamentale pour le développement de la personnalité mais peuvent aussi fournir le matériau brut nécessaire à un esprit créatif s'il se trouve dans la jeunesse de cette société un jeune homme plein de talent et de sensibilité. L'une de ces influences fut la compassion.

J'ai mentionné quelque part que les écrits de Samuel Beckett sont à mes yeux plus beaux, plus édifiants que la Bible. Ce n'est pas pour dénigrer l'un des plus grands livres qui soit mais bien pour souligner le fait que le temps change notre point de vue à propos des grandes œuvres et, ce faisant, notre capacité à être émus et influencés par elles. Si je compare les écrits de Samuel Beckett à la Bible, c'est seulement pour souligner que l'influence de Samuel Beckett appartient au domaine de l'éthique, non à celui

de la religion. Samuel Beckett était un incroyant qui avait une conscience aiguë des malheurs infligés à l'humanité par l'intolérance religieuse : son message était tout de tolérance et de compassion.

Samuel Beckett a rendu compte de deux moments où il prit conscience de l'énormité de sa tâche. Le premier, en termes de chronologie sinon de publication, intervient dans *La dernière bande* et (dans la toute première rédaction de la pièce) on peut identifier facilement l'endroit où cette révélation eut lieu comme étant la large jetée de granit à Dun Laoghaire :

Spirituellement une année on ne peut plus noire et pauvre jusqu'à cette mémorable nuit de mars, au bout de la jetée, dans la rafale, je n'oublierai jamais, où tout m'est devenu clair. La vision, enfin. Voilà j'imagine ce que j'ai surtout à enregistrer ce soir, en prévision du jour où mon labeur sera – (*il hésite*) – éteint et où je n'aurai peut-être plus aucun souvenir, ni bon ni mauvais, du miracle qui – (*il hésite*) – du feu qui l'avait embrasé. Ce que soudain j'ai vu alors, c'était que la croyance qui avait guidé toute ma vie, à savoir – (*Krapp débranche impatiemment l'appareil, fait avancer la bande, rebranche l'appareil*) – grands rochers de granit et l'écume qui jaillissait dans la lumière du phare et l'anémomètre qui tourbillonnait comme une hélice, clair pour moi enfin que l'obscurité que je m'étais toujours acharné à refouler est en réalité mon meilleur – (*Krapp débranche impatiemment l'appareil, fait avancer la bande, rebranche l'appareil*) – indestructible association jusqu'au dernier soupir de la tempête et de la nuit avec la lumière de l'entendement et le feu – (*Krapp jure, débranche l'appareil, fait avancer la bande, rebranche l'appareil*) (1).

Samuel Beckett me dit une fois que la « révélation » avait en réalité eu lieu sur la jetée moins grandiose à Greystones, où sa mère avait une maison de vacances dans les années trente et quarante et, en fait, il aurait pu facilement rapprocher la dernière version de son texte de la réalité en changeant les mots « phare » et « anémomètre » en « fanal » et « manche à vent ».

La deuxième occasion d'une prise de conscience de sa tâche date de ses expériences en France pendant la guerre et juste après, parmi lesquelles la période passée à Saint-Lô où il a travaillé à l'hôpital de la Croix-Rouge irlandaise, période qui devait lui laisser des impressions durables. Cela apparaît clairement dans un texte

---

(1) *La dernière bande*, Les Editions de Minuit, p. 22-23.

que Samuel Beckett écrit à propos de Saint-Lô pour la Radio irlandaise Eireann (on ignore si ce texte fut jamais diffusé) (2).

A l'emplacement où, il y a un an, se trouvait une prairie en pente, juste à l'angle que forment les routes de Vire et de Bayeux qui se rencontrent à l'entrée de la ville, en face de ce qui reste du plus important haras de France, se tient à présent un hôpital. C'est l'hôpital de la Croix-Rouge irlandaise à Saint-Lô ou, comme l'appellent les Laudiniens eux-mêmes, l'hôpital irlandais. Il est composé de vingt-cinq bâtiments préfabriqués en bois. Ceux-ci, d'une façon générale, sont de qualité supérieure aux bâtiments préfabriqués si rares qui sont mis à la disposition des plus riches, ou des plus pistonnés, ou des plus débrouillards, ou encore des plus méritants d'une manière flagrante, parmi tous les gens dont les demeures ont été réduites en ruines par les bombes. [...] Toute l'entreprise a fonctionné dès le début sur la base d'une relation en comparaison de laquelle la relation thérapeutique ne devenait plus qu'un simple prétexte. Ce qui importait, ce n'était pas que nous avions de la pénicilline alors qu'ils n'en avaient pas, ni la libéralité généreuse du Ministre de la Reconstruction français [...], c'était d'apercevoir parfois, nous chez eux et, qui sait, eux chez nous (car c'est un peuple doué d'imagination), ce sourire qui vient lorsqu'on songe à la condition humaine, un sourire que les bombes ne peuvent effacer, pas davantage que les élixirs de Burroughes and Welcome (3) ne peuvent le rendre plus large, le sourire qui tourne en dérision les nantis et les démunis, ceux qui donnent et ceux qui prennent, la maladie et la santé. [...] Je soupçonne que les difficultés rencontrées étaient les difficultés inhérentes à cette constatation simple et inévitable à laquelle il était pourtant si difficile de parvenir, à savoir que leur façon d'être nous n'était pas la nôtre et que notre façon d'être eux n'était pas la leur. [...]. Certains de ceux qui furent à Saint-Lô reviendront au pays en se rendant compte qu'ils ont reçu au moins autant qu'ils ont donné, qu'ils ont en réalité reçu ce qu'ils n'étaient pas en mesure de donner, la vision, le sens immémorial d'une conception de l'humanité en ruines, et peut-être même auront-ils pu entrevoir les termes dans lesquels il convient de repenser notre condition humaine. Ces hommes-là, c'est de France qu'ils reviennent.

La seconde prise de conscience est plus révélatrice que la

---

(2) Ce texte dactylographié, écrit pour Radio Eireann, intitulé *La capitale des ruines*, est daté du 10 juin 1946 et signé par Samuel Beckett. Celui-ci avait alors quitté Saint-Lô et regagné Paris, mais il continuait à contribuer à l'activité de l'hôpital en faisant à Paris toutes les démarches nécessaires à son bon fonctionnement.

(3) Nom d'une marque pharmaceutique.

première, en ce sens que l'ampleur et l'ordre de grandeur de la tâche que Samuel Beckett s'est assignée, sont clairement exprimés :

qui du vieillard  
l'histoire contera ?  
dans une balance  
absence pèsera ?  
avec une règle  
manque mesurera ?  
des maux du monde  
la somme chiffrera ?  
dans des mots  
néant enfermera ? (4)

Que Samuel Beckett ait posé en postulat cette vision d'une vocation aussi exigeante est chose remarquable ; qu'il ait eu le courage de s'en acquitter pleinement et dans le moindre détail, voilà qui est impressionnant. Et pourtant il semble, peut-être, que ce soit moins surprenant lorsqu'on pense à la mosaïque de compassion que composent les divers éléments de son enfance et de son adolescence à Dublin.

La coïncidence de l'arrivée de Samuel Beckett le Vendredi Saint de 1906, un 13 avril, sous les auspices d'un départ mémorable, ne lui a pas échappé. Il serait téméraire de sous-estimer la profondeur de ces quelques lignes en ne leur attribuant qu'une valeur nominale :

Tu naquis un vendredi saint au terme d'un long travail. Oui je me rappelle. Le soleil venait de se coucher derrière les mélèzes. Oui je me rappelle. (5)

Ou encore, Tu vis le jour au soir du jour où sous le ciel noir à la neuvième heure le Christ cria et mourut. (6)

Le père de Samuel Beckett, William, qui n'était pas un érudit mais qui savait écouter avec indulgence les fantaisies enfantines de son fils tandis qu'ils se promenaient jour après jour par les routes des montagnes de Dublin, est décrit avec affection comme un homme bon et affable :

---

(4) *Watt*, Les Editions de Minuit, p. 259.

(5) *Compagnie*, Les Editions de Minuit, p. 47.

(6) *Compagnie*, p. 76.

Oui, il faut ce soir que ce soit comme dans le conte que mon père me lisait, soir après soir, quand j'étais petit, et lui en bonne santé, pour me calmer, soir après soir, pendant des années il me semble ce soir, et dont je n'ai pas retenu grand-chose, sauf qu'il s'agissait des aventures d'un nommé Joe Breen, ou Breen, fils d'un gardien de phare, jeune gaillard de quinze ans fort et musclé, c'est la phrase exacte, qui nagea pendant des milles, la nuit, un couteau entre les **dents**, à la poursuite d'un requin, je ne sais plus pourquoi, par simple héroïsme. Ce conte, il aurait pu simplement me le conter, il le savait par cœur, moi aussi, mais cela ne m'aurait pas calmé, il devait me le lire, soir après soir, ou faire semblant de me le lire, en tournant les pages et en m'expliquant les images, qui étaient moi déjà, soir après soir les mêmes images, jusqu'à ce que je m'assoupisse contre son épaule. Il aurait sauté un seul mot du texte que je l'aurais frappé, de mon petit poing, dans son gros ventre débordant du gilet de tricot et du pantalon déboutonné qui le reposaient de sa tenue de bureau. (7)

Comme c'est le cas chez la plupart des fils irlandais, la relation de Samuel Beckett avec sa mère semble avoir été plus complexe, mais il convient de ne pas tirer des conclusions quant à l'importance de ces liens affectueux ou autres, avant de comprendre d'abord les particularités des mœurs sociales et familiales en Irlande il y a quatre-vingts ans. L'Irlande est une contrée où chaque parole que l'on prononce a plusieurs sens et l'affection se cache souvent sous le déguisement de la dérision. L'influence de May Beckett sur son fils est indéniable, et apparaît de façon évidente sur l'une des plus anciennes photographies que l'on connaisse de Samuel Beckett, priant dans sa tendre enfance agenouillé devant sa mère assise :

Ensuite une autre image, encore une, déjà la troisième peut-être, elles cesseront bientôt c'est moi en entier et le visage de ma mère je le vois d'en dessous il ne ressemble à rien

nous sommes sur une véranda à claire-voie aveuglée de verveine le soleil embaumé paillette le dallage rouge parfaitement

la tête géante coiffée de fleurs et d'oiseaux se penche sur mes boucles les yeux brûlent d'amour sévère je lui offre pâles les miens levés à l'angle idéal au ciel d'où nous vient le secours et qui je le sais peut-être déjà avec le temps passera

bref raide droit à genoux sur un coussin flottant dans une chemise de nuit les mains jointes à craquer je prie selon les indications

---

(7) « Le Calmant », in *Nouvelles et textes pour rien*, Les Editions de Minuit, p. 44-45.

ce n'est pas fini elle ferme les yeux et psalmodie une brîbe du credo  
dit apostolique je fixe furtif ses lèvres  
elle achève ses yeux se rallument je relève vite les miens et répète de  
travers  
l'air vibre du bourdonnement des insectes (8).

L'enfance de Samuel Beckett fut heureuse et il en chérissait les souvenirs, qui surgissent de façon récurrente dans son œuvre, souvent avec une force poignante plus grande dans ses écrits les plus récents. Foxrock était alors un petit hameau rural et paisible. « C'est dans ce cadre », écrit-il, « que mes derniers moments de paix et de bonheur s'écoulèrent. » Les petits incidents, les personnages les plus insignifiants prennent une proportion héroïque :

Les crocus et le mélèze qui reverdit une semaine avant les autres et les pâturages rouges de succulents placentas de brebis et les longs jours d'été et le foin fauché de frais et le ramier le matin et le coucou l'après-midi et le râle des blés le soir et les guêpes dans la confiture et l'odeur des ajoncs et la vue des ajoncs et les pommes qui tombent et les enfants qui marchent dans les feuilles mortes et le mélèze qui rejaunit une semaine avant les autres et les châtaignes qui tombent et le hurlement du vent et la mer qui se brise par-dessus la jetée et les premiers feux et les sabots sur la route et le facteur poitrinaire qui siffle *Roses de Picardie* et la lampe à pétrole en haut de son lampadaire et naturellement la neige et bien sûr la grêle et vous pensez bien la gadoue et tous les quatre ans la débâcle de février et les crocus et puis tout le foutu trafic qui repart de plus belle (9).

En fait, le calme pastoral de Foxrock, niché dans les collines basses des montagnes de Dublin, était tel que certains soirs de printemps il devenait fort difficile « de maintenir Dieu à l'écart de ses méditations » (10). Mais cette harmonie paisible entre la terre, le ciel et la jeunesse fut bien vite ébranlée par la souffrance tapie à chaque tournant, évidente pour ceux qui consentaient à la regarder. Ce garçon qui grandissait voyait très clairement les existences tragiques autour de lui, et elles l'émouvaient profondément ; il les observa attentivement et plus tard leur rendit leur dignité :

---

(8) *Comment c'est*, Les Editions de Minuit, p. 19.

(9) *Watt*, *op. cit.*, p. 47.

(10) « Walking Out », in *More Pricks than Kicks*, Grove Press, p. 101. Ce recueil de dix nouvelles, datant de 1934, est en cours de traduction en français.

Dans le fossé, de l'autre côté de la route, un étrange équipage était installé : une vieille charrette à grandes roues, drapée de guenilles. Belacqua scruta les alentours, cherchant quelque chose comme un attelage, car il était peu vraisemblable que le timon incliné fût tombé du ciel, mais il n'aperçut rien qui pût ressembler de près ou de loin à un animal de trait, pas même une vache. Accroupi sous la charrette, un clochard pitoyable était fort occupé à quelque besogne. Le soleil brillait sur tout cela en toute innocence. D'un coup d'œil, Belacqua enregistra l'ensemble du tableau et, sale bourgeois, son ventre en brioche lui fit éprouver un accès de honte extrême (11).

Une autre fois, c'est une misérable mendiante :

Une vieille mendiante à moitié aveugle s'acharne contre un portail de jardin. Tu connais bien l'endroit. Sourde comme un pot et n'ayant pas toute sa tête la maîtresse de maison est au mieux avec ta mère. Elle était sûre de pouvoir voler une fois dans les airs. Si bien qu'un jour elle s'élança par une fenêtre du premier étage. C'est en rentrant du jardin d'enfants sur ta mini-bicyclette que tu vois la pauvre vieille aux prises avec le portail. Tu descends et le lui ouvre. Elle te bénit. Quelles étaient ses paroles ? Que Dieu te le rende p'tit M'sieu. Dans ce goût-là. Que Dieu te préserve p'tit M'sieu (12).

Samuel Beckett poursuivit ses études à la Portora Royal School d'Enniskillen, puis à Trinity College, Dublin. Lorsqu'il était étudiant à Trinity, il habita pendant un certain temps au dernier étage de la maison au 6 Clare Street où se trouvaient les bureaux de l'entreprise familiale, Beckett et Medcalf. Là il pouvait atteindre facilement une humanité que l'on trouve en abondance dans les nombreux pubs de Dublin. Il choisit avec soin :

Ici on le connaissait bien, au point que son apparence grotesque avait depuis longtemps cessé de lui attirer les foudres ou les fous rires des serveurs, et qu'on lui servait sa consommation sans même qu'il ait à la commander. Apparemment, ce n'était pas toujours un privilège. On le tolérait, qui plus est, et les habitués du bar, bourrus mais bienveillants, lui fichaient la paix ; une clientèle recrutée en grande partie parmi les débardeurs, les cheminots et les indéfinissables filous inscrits au chômage. Ici, également, l'art et l'amour, ergotant sans fin ou rentrant chez soi en titubant, étaient prohibés ou, sans

---

(11) « Walking Out », in *More Pricks than Kicks*, p. 103-104.

(12) *Compagnie*, Les Editions de Minuit, p. 20-21.



doute mieux encore, inconnus. Les esthètes et les impuissants n'appartenaient pas à ce monde. (13)

Dans un environnement aussi plaisant, la proximité d'une humanité souffrante — qui affrontait, parfois magistralement, les cruautés de la vie — devenait tolérable et, de plus, créait une illusion presque théâtrale qui émoussait la conscience de la douleur :

Assis dans ce repaire voué à l'alcool, absorbant son breuvage, il cessait peu à peu de voir avec plaisir les éléments du décor, les bouteilles qui représentaient des siècles de recherche attentionnée, les tabourets, le comptoir, les énormes tire-bouchons, la batterie brillante des leviers des pompes à bière, tout ce qui avait été astucieusement conçu et étudié pour améliorer dans ce domaine les relations entre pourvoyeur et consommateur. Les bouteilles tirées du tonneau et vidées en un rien de temps, les barriques qui répondent à la plus légère pression de la main sur les leviers, les prolétaires fatigués prenant appui sur leurs fesses et leurs coudes, la caisse enregistreuse qui n'implore jamais grâce, les serveurs qui volent gracieusement d'un client à l'autre, tout cela composait un spectacle auquel Belacqua assistait de coutume avec un vif plaisir, voulant y voir l'exemple agréable d'une mécanique convenablement adaptée au service de l'appétit. Sur le mode majeur, une belle symphonie de l'offre et de la demande, de l'effet et de la cause, ayant à la clef l'Ut majeur du comptoir et suivant son cours pour se déployer dans les harmonies charmantes du blasphème, du verre brisé et toutes autres aliquotes de la fatigue et de l'ébriété. En sorte qu'il disait volontiers que le seul endroit où il pouvait jeter l'ancre et être heureux était un pub minable, et qu'il pourrait fort bien abandonner toutes les tactiques fastidieuses liées à son ambulation et proscrire les stases de Beethoven, si seulement il pouvait passer sa vie entière dans un tel lieu. (14)

Mais de telles rêveries étaient nécessairement brèves dans ces lieux fréquentés par l'étudiant Samuel Beckett. Comme à l'extérieur, la douleur de la misère s'y voyait en abondance ; la mendicante qui vend l'impossible séduit Belacqua par le rythme de son langage :

« Des places au paradis du ciel », dit-elle d'une voix blanche, « six sous l'une, un franc les quat' ».

« Non », dit Belacqua. C'était la première syllabe qui lui était

(13) « Ding-Dong », in *More Pricks than Kicks*, p. 41.

(14) « Ding-Dong », in *More Pricks than Kicks*, p. 42.

venue aux lèvres. Il n'avait pas eu l'intention de lui apporter la contradiction.

« Les meilleures places », dit-elle, « v'là qu'j'ai encore tout vendu. Six sous l'une y a pas de meilleure place, un franc les quat'... » [...]

« Vous les avez sur vous ? » bafouilla-t-il.

« Le ciel fait rien que tourner comme une toupie », dit-elle en agitant son bras comme un moulinet, « toupie toupie toupie toupie toupie ».

« Oui », dit Belacqua, « une vraie toupie ».

« oupie », dit-elle, laissant tomber le « t » et donnant ainsi une impulsion supplémentaire à son slogan, « oupie oupie oupie » (15).

Le 31 mars 1926, une demeure nommée *La Mancha*, située dans le comté de Dublin, fut la proie des flammes et l'on sortit six corps de la fournaise : deux frères, deux sœurs et leurs deux serviteurs. Seul le jardinier, Henry McCabe, qui avait donné l'alarme, survécut. De nombreuses contradictions dans le récit que fit McCabe de l'événement conduisirent à son arrestation. Il fut jugé et condamné à mort pour le meurtre de six personnes et pour incendie volontaire. En prononçant la peine de mort, le juge exhorta McCabe à se préparer à rencontrer son Créateur pendant les jours qu'il lui restait à vivre. Le destin de McCabe hante Belacqua dans *More Pricks than Kicks* :

Pourquoi la pitié et la pitié ne se rejoindraient-elles pas, même ici-bas ? Pourquoi pas la miséricorde et la foi ? Un peu de miséricorde dans la tourmente du sacrifice, un peu de miséricorde pour se réjouir en dépit du jugement. Il pensa à Jonas et au ricin et à la miséricorde manifestée à Ninive par un Dieu jaloux. Et le pauvre McCabe, il l'aurait autour du cou à l'aube. Que faisait-il en ce moment, qu'est-ce qu'il ressentait ? Il allait savourer encore un repas, encore une nuit. (16)

Dans la longue Pearse Street, propice à la « simple cantilène » (17) de l'esprit, de nombreuses aventures se déroulaient, comme si l'enseigne lumineuse de Bovril, qui, « en dansant par ses sept phases » (18), prend des couleurs différentes, eût présidé à leur destin. Parmi ces aventures, peu sont aussi poignantes que celle de la pauvresse dans la file d'attente du cinéma :

---

(15) « Ding-Dong », in *More Pricks than Kicks*, p. 45.

(16) « Dante and the Lobster », in *More Pricks than Kicks*, p. 21.

(17) « A Wet Night », in *More Pricks than Kicks*, p. 48.

(18) « A Wet Night », in *More Pricks than Kicks*, p. 47.

En dépit de son nom, c'était une rue des plus agréables où se promener, grouillante qu'elle était toujours d'éléments délabrés et d'un va-et-vient apparemment vertueux. Toute la journée la chaussée était en proie à un tumulte d'autobus, rouges, bleus et argentés. Une petite fille fut renversée par l'un deux, juste au moment où Belacqua approchait du viaduc du chemin de fer. Elle était allée à la crémérie Hibernienne acheter du lait et du pain, puis elle s'était précipitée sur la chaussée, tant sa hâte enfantine la pressait de regagner en un temps record le bâtiment de logements ouvriers où elle habitait. Le précieux lait s'était répandu sur la chaussée et le pain, qui avait résisté à l'épreuve, était appuyé contre le rebord du trottoir, bien droit : on aurait vraiment dit que des mains l'avaient ramassé et posé délicatement là. Les gens qui formaient une file d'attente devant le cinéma *Le Palace* étaient déchirés entre deux tentations opposées : garder leur place dans la queue et assister à un événement excitant. Ils se tordaient le cou et réclamaient qu'on leur annonce le pire, mais ils restaient plantés là. Seule une fille, apparemment de mauvaise vie et drapée dans une couverture noire, se détacha de la fin de la queue et alla se saisir du pain. La miché de pain cachée sous la couverture, elle longea furtivement Mark Street sans être interpellée et tourna le coin de Mark Lane. Lorsqu'elle regagna la queue, on lui avait bien entendu chipé sa place. Mais son escapade ne lui avait pas coûté plus de deux mètres dans la file. (19)

Les démunis de la société, qu'ils soient pauvres, difformes ou dérangés mentalement, retiennent tout spécialement l'attention de Samuel Beckett. Il parle des fous avec humour, sympathie et admiration ; jamais il ne manque de respect à leur égard (20). Dans la folie, les aliénés réussissent parfois cette échappée idéale hors d'une société chaotique, ce qui n'est pas un mince exploit aux yeux de Samuel Beckett. De plus, absorbés dans leurs univers, les aliénés sont protégés contre la contamination de la société : ils conservent une intégrité que l'on ne trouve pas chez les sains d'esprit. Les asiles où l'on soigne les aliénés sont des sanctuaires où les dualités qui caractérisent l'être beckettien peuvent s'exprimer et dialoguer, libres de toutes les interférences qui ne manqueraient pas d'étouffer leur existence dans une société soi-disant normale. Les êtres dérangés, puisque c'est ainsi que l'on qualifie ceux qui se trouvent dans les asiles d'aliénés, se voient conférer par Samuel Beckett une dignité qui leur est généralement déniée

(19) « Ding-Dong » in *More Pricks than Kicks*, p. 40-41.

(20) « A Murphy ils ne causaient aucune horreur. Les plus facilement identifiables de ses sentiments immédiats étaient le respect et l'envie. » *Murphy*, Les Editions de Minuit, p. 123.

même par les observateurs les plus attentionnés, tout simplement parce que ces derniers ne sont pas vraiment *sensibles* à leur condition. Bien que l'asile de Saint-Jean-de-Dieu (21) et l'asile d'aliénés de Portrane (22) figurent dans les premiers écrits de Samuel Beckett, c'est dans la Maison Madeleine de Miséricorde Mentale (23) qui dégage « une forte odeur de peraldéhyde et de sphincters primesautiers » (24) que Samuel Beckett crée un « paradis d'intérieur » :

Les C.M. (25) dépassaient de loin tout ce qu'il avait jamais pu imaginer en fait de paradis d'intérieur. Les trois dimensions, légèrement concaves, étaient si exquisément proportionnées que l'absence de la quatrième se faisait à peine sentir. Le gris d'huître tendre et lumineux du capitonnage pneumatique, garnissant chaque centimètre carré du plafond, des murs, du plancher et de la porte, prêtait couleur de vraisemblance au fait qu'on y était prisonnier de l'air. La température était telle que seule la nudité totale pouvait lui rendre justice. Nul système visible de ventilation ne venait dissiper l'illusion d'un vide respirable. Le compartiment, tel la monade de première classe, était sans fenêtres, sauf un judas à volets pratiqué dans la porte, auquel se collait, ou devait se coller, à des intervalles réguliers d'un bout à l'autre des vingt-quatre heures, un œil sain d'esprit. Dans les étroites limites de l'architecture domestique, Murphy n'avait jamais pu imaginer une représentation plus digne d'éloge de ce qu'il appelait toujours, inlassablement, le petit monde (26).

La mort de May Beckett, dans une clinique qui donne sur le Grand Canal à Dublin, plongea Samuel Beckett dans une profonde détresse, qu'il exprimera dans l'un des passages les plus puissants de son œuvre où il évoque non seulement son **profond** sentiment de perte et son soulagement à la pensée que les souffrances de sa mère ont pris fin, mais aussi le caractère inévitable de la mort et le temps qui vient à manquer au grand âge, le cycle inexorable de la mort, et de la naissance, et de la vie, tout le « foutu trafic » (27) de l'existence :

---

(21) *Murphy*, p. 36, et *Malone meurt*, Les Editions de Minuit, p. 155 et suiv.

(22) « Fingal », in *More Pricks than Kicks*, p. 26.

(23) *Murphy*, p. 115.

(24) *Murphy*, p. 123.

(25) « Cellules matelassées », *Murphy*, p. 123.

(26) *Murphy*, p. 132.

(27) *Watt*, p. 47.

« ... banc près du bief d'où je pouvais voir sa vitre. Je restais là, assis dans le vent cinglant, souhaitant qu'elle en finisse. (*Pause*). Presque personne, quelques habitués seulement, des boniches, des enfants, des vieillards, des chiens. » (28)

[...] le store s'est baissé, un de ces machins marron sale qui s'enroulent, là en train de jeter une balle pour un petit chien blanc, ça s'est trouvé comme ça. J'ai levé la tête, Dieu sait pourquoi, et voilà, ça y était. Une affaire finie, enfin. Je suis resté là quelques instants encore, assis sur le banc, avec la balle dans la main et le chien qui jappait après et la mendiait de la patte. (*Pause*). Instants. (*Pause*). Ses instants à elle, mes instants à moi. (*Pause*). Les instants du chien (29).

Mon métier exige compassion et sensibilité, c'est du moins ainsi que le public perçoit « L'homme de médecine », comme Lennie Bernstein aime à nous appeler affectueusement, nous les médecins. Paradoxalement, la pratique de la médecine fait de l'éradication de la sensibilité une condition préalable à notre propre survie ; et ce processus, qui commence très tôt au cours des études de médecine, devient vite une part intégrante de l'homme de science, au point que les joyaux ternis de l'idéalisme, parmi lesquels bien entendu se trouve la compassion, deviennent vite méconnaissables. Les années de formation, planifiées si méticuleusement par nos institutions, commencent par émousser et finissent par pervertir la pureté de la vocation et la sensibilité de la jeunesse, qualités que l'on trouve chez la plupart des étudiants en médecine et chez si peu de médecins. C'est une correction salubre, mais pas nécessairement un baume dans l'existence, lorsque ce mur protecteur dressé autour de soi se trouve totalement aboli.

Avec le sentiment de tristesse infinie que la disparition de Samuel Beckett m'inspire, je ne puis mieux faire pour conclure que de citer ce que j'avais écrit d'un cœur plus léger en 1986, dans un volume d'hommage (30) pour le quatre-vingtième anniversaire de Samuel Beckett :

« L'occasion est trop importante, ma capacité d'expression trop limitée ; le souffle coupé par la gratitude, je ne puis que m'incliner devant la somme de son œuvre et admettre que, moi

---

(28) *La dernière bande*, p. 20-21.

(29) *La dernière bande*, p. 21-22.

(30) *As no other dare fail: for Samuel Beckett on his eightieth birthday*, recueil d'articles pour le quatre-vingtième anniversaire de Samuel Beckett, John Calder, Londres, Riverrun Press, New York, 1986, p. 99.

en tout cas, je ne serai plus jamais le même qu'auparavant. Pour le pire ou autrement, je ne sais. Mais changé par lui comme personne d'autre n'aurait pu le faire. J'ai maintenant une compréhension de l'être humain, une sensibilité à l'égard de l'humanité que personne d'autre n'avait su m'inculquer au cours d'un long apprentissage pourtant destiné en principe à cela. Le problème maintenant est cette sensibilité trop aiguë. Ne pas pouvoir continuer mais devoir continuer, comme seul Samuel Beckett sait le faire. L'être humain sans fard : laid, décrépité, dépravé, qui rit et qui renonce, majestueux dans son néant, pas toujours privé d'espérance. Une vie passée auprès de cette humanité encaimée dans le noir, mais vue de si loin. A présent de si près, effroyablement. Ne puis endurer cette douleur, jadis non partagée et pour cause. Alors maintenant quoi ? Toujours ma gratitude pour cette prise de conscience si profonde. Qui n'aurait pu me venir de nul autre. Qui aurait pu ne jamais venir. Que serait-il advenu alors ? »

Eoin O'BRIEN\*

(traduit de l'anglais par Edith Fournier).

\* Eoin O'BRIEN est docteur en médecine, membre des académies de médecine d'Irlande et de Grande-Bretagne. Il est l'auteur, entre autres ouvrages, de *The Beckett Country* (The Black Cat Press, and Faber and Faber, Dublin, Londres et New York, 1986).